Ami du Clergé du 17 octobre 1946

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — II. *19e Dimanche après la Pentecôte :* Le festin des noces, 9.

Pour la fête de la Toussaint. — I. Qu'est-ce qu'un saint ? 11. — II. Les appels de Dieu, 15.

Plans pour une Retraite à des jeunes filles. — III. Le **péché, 16.**

En lisant. — **La civilisation chrétienne, 16.**

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

19e Dimanche après la Pentecôte

LE FESTIN DES NOCES

Ce n'est pas sans raison que plusieurs fois dans l'Evangile N.-S. compare le Royaume des Cieux à une fête, et l'une des plus brillantes d'ici-bas : celle des noces. Il y a en effet entre eux tant de ressemblances ! Le Ciel, c'est le séjour de la félicité, le festin des noces, c'est le symbole de la joie sans mélange, goûtée au seuil de cette carrière où l'on s'élance d'habitude avec tant de bonheur !

Le Festin des noces ! Comme ils en comprenaient bien la splendeur, ses auditeurs habituels ! En Judée, le repas en constituait la partie principale, la plus longue, la plus divertissante. Nous-mêmes, n'avons-nous pas conservé quelque chose de cette appréciation ancienne ? « Etre à la noce » cela signifie encore pour nous être dans la joie.

Sortons de ces pensées personnelles. Essayons de pénétrer celles du Maître. Pour cela reprenons mot pour mot ce qu'il nous enseigne dans sa parabole. Cette page est une des plus émouvantes de l'Evangile.

I. — *Le personnage principal : le roi*

Sans doute tous les mariages ont leur charme, ce ne sont pas toujours les plus pompeux qui sont les plus joyeux. Tout de même le mariage d'un fils de roi, avec les solennités qu'il suppose, les convives qu'il réunit, le choix qui s'impose, est de nature à procurer aux invités une légitime fierté, et rendra plus incompréhensible le refus des convives attendus. Mais voici qui va hausser nos appréciations. Car le Roi dont parle N.-S. est le Roi du Ciel. Sa majesté dépasse toutes les autres. Il prend un nom terrible, quand il veut faire connaître la sévérité de son inexorable justice, et c'est seulement sa miséricorde qui peut nous rassurer quand on voit, comme dans notre parabole, tant d'injustice payant tant de longanimité.

Les noces du fils du Roi ! Cela signifie l'union ineffable du Verbe avec l'humanité. Mariage total et définitif, mariage qui eut dû provoquer, le jour où il se contracta, une allégresse universelle, une fête grandiose. Hélas ! l'humanité que le Verbe épousait était déchue et ne méritait point pour elle-même les honneurs divins. De sorte que, pendant toute la durée de sa vie d'ici-bas, les noces mystiques demeureront inconnues. La terre — sauf quelques privilégiés — en ignorera la merveille, et le roi, comme dans notre Evangile, sera l'éternel méconnu dont les initiatives demeureront sans réponse. Les hommes iront, parleront, lutteront et mourront sans soupçonner la grandeur du roi qui les invite à ces noces, ni sa condescendance. Un jour pourtant viendra, où la Création, celle du moins qui aura consenti à en bénéficier, célébrera dans la reconnaissance et l'amour les noces du Fils du Roi avec son épouse, sur le front de qui il a replacé le diadème dont le péché l'avait dépouillée. Alors ce sera le repas magnifique, *cœnam magnam,* non seulement à cause du grand nombre des assistants, mais de l'abondance des joies accumulées par la bonté divine.

Le festin des noces ! Il nous attend, nous tous, quand à la fin des temps la vieille terre, souillée par tant de péchés, fera place aux cieux nouveaux, à la terre nouvelle, dont parle l'Apocalypse. Alors toute peine, toute larme aura disparu, ce sera le Royaume des Cieux, ce seront vraiment des noces avec le festin sans limite où la joie coulera à flots.

Dès maintenant chacun de nous peut en éprouver un avant-goût. Si nous savons répondre, en effet, à l'invitation qui nous est faite, nous trouvons déjà dans notre union avec la grâce divine un élément anticipé de la gloire éternelle. L'Ecriture chante à sa façon les délicatesses divines : « Il les nourrira du pain de vie et d'intelligence ; il les abreuvera de l'eau de la sagesse qui sauve » (Eccli., xv, 3) ; — « La chair délicate [de l'Agneau divin] deviendra un aliment spirituel, qui ranime la foi, entretient l'espérance et donne une nouvelle activité à son amour » (Sap., xvi, 20).

Les sacrements nous sont offerts, qui augmentent la vie spirituelle et, du matin de notre existence jusqu'à son dernier soir, à toutes les étapes, sont à notre disposition. Vraiment l'Eglise a le droit de chanter dans l'enthousiasme : « *O Sacrum Convivium !* » — C'est déjà le royaume des cieux par anticipation.

II. — *Quels sont les invités ?*

Leur nombre est incalculable : « *Vocavit multos* », avec toute la plénitude que laisse entrevoir ce mot. Précisons. Les invités sont de trois catégories.

1° L'universalité des créatures humaines. Car N.-S. est mort pour tous, tous donc peuvent bénéficier d'une invitation au banquet, que leur a valu la Rédemption.

2° Voici des invités de choix : le nombre immense des baptisés, car le baptême nous fournit la robe nuptiale indispensable pour l'admission dans la salle du festin. L'essentiel est donc de garder le droit de la revêtir, par l'innocence ou le repentir, au moment choisi par Dieu pour le festin. Il les aide d'ailleurs par ses grâces abondantes.

3° Voici des invités plus désirés encore : ceux à qui la Providence a réservé, dès ici-bas, un traitement de faveur : éducation chrétienne, aspirations célestes, jeunesse préservée, vocation sacerdotale ou religieuse, réception fréquente de l'Eucharistie où il nous donne comme un avant-goût du festin céleste et une garantie de la place qui nous attend : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, je le ressusciterai pour l'introduire dans la vie éternelle ». Mieux que cela ; il a créé dans ces âmes comme un besoin permanent de vivre en sa compagnie, de s'asseoir souvent à sa table, pour s'habituer, si j'ose

m'exprimer ainsi, à se bien tenir aux noces éternelles. C'est bien à elles — à nous — qu'il pensait, quand il faisait dire par son prophète : « Je t'ai aimé d'un amour éternel et dans ma pitié je t'ai attiré vers moi » (Jér., XXXI, 3).

Hélas ! notre aveuglement est tel, et telle notre misère ainsi que notre faiblesse que nous soupçonnons à peine l'existence, et que beaucoup redoutent l'accès de cette table où nous attendent les aliments de salut et de vie. Nous avons besoin que Dieu vienne nous en représenter les charmes, nous inviter positivement à en goûter les délices, et qu'affectueusement, avec insistance, il nous dise : « Tout est prêt, venez. »

Il envoie des *serviteurs*. Il les charge de nous dire qu'il a tout disposé pour le grand banquet, que nous ayions hâte de venir.

Le premier de ces serviteurs est incontestablement le Verbe de Dieu. Spécialement descendu du Ciel dans ce but, il nous apporta *la bonne Nouvelle*, c'est-à-dire la transformation provoquée par la Rédemption, et la possibilité de nous asseoir avec lui au banquet.

Nous savons comment il fut traité, mais nous savons aussi qu'avant d'expirer, il avait institué son Eglise et y avait assigné à certains le rôle, par lui commencé, de rappeler sans cesse l'invitation bénie. Les Apôtres d'abord en furent chargés. Après eux et sans relâche, pendant la suite des siècles, prédicateurs, docteurs, prêtres voués à l'apostolat rappelleront à ceux qui voudront les entendre l'ineffable invitation d'amour. Nul ne pourra se plaindre d'avoir été délaissé, car les voix se font pressantes, s'adaptant aux divers moments et aux diverses tendances pour dire : « L'heure est arrivée, on vous attend. Venez ! »

III. — *Quelle est l'attitude des invités ?*

Inexplicable. Beaucoup, dans le cours de leur vie, se désintéressent de cette invitation ; ils en oublient la promesse, se détournent de la voie qui y mène ; pire que cela peut-être, certains insultent le Maître et les ministres qu'Il leur envoie ; ils blasphèment Dieu, l'offensent par leurs péchés et comme les Juifs, crucifient dans leur âme le Christ, leur Rédempteur, de sorte que leur robe nuptiale, défraîchie, souillée, n'apparaît plus aux yeux de Dieu que comme une contrefaçon de celle qu'il exige. Aussi, quand l'invitation se fait plus pressante : « Hâtez-vous, soyez prêts, c'est pour aujourd'hui ! » beaucoup ne comprennent même plus ce langage. Ils s'excusent en invoquant des prétextes outrageants ; et à ceux qui leur parlent de la bonté du Maître qui les attend pour leur pardonner, ils refusent de reprendre la place perdue, par une pénitence qui serait souveraine. — Nous-mêmes, sans aller jusque-là, n'acceptons-nous pas des taches qui offusquent les yeux divins ? En attendant l'heure décisive, comment traitons-nous cet hôte merveilleux, qui nous prépare une fête de choix ? Lui réservons-nous les prévenances qu'il mérite ? ou bien ne lui infligeons-nous pas, par notre insensibilité, l'affreuse solitude, qui fait tant souffrir ? Combien d'autels, tables anticipées du céleste festin, où il est reçu avec froideur ! Combien d'âmes religieuses où il ne saurait ni se confier ni s'entretenir à l'aise ! Combien de prêtres, invités de chaque jour, ne le traitent qu'avec un respect cérémonieux, où l'amour n'a guère de place ! C'est une imprudence et une cruauté !

Allons plus loin, parlons net. De toutes parts le péché se multiplie de façon effrayante. L'orgueil de l'homme qui cherche à se passer de Dieu prétend transformer la terre en paradis. Il ne réussit qu'à en faire un vestibule d'enfer où règnent l'immoralité et l'impiété, où toutes les mauvaises passions se donnent libre cours, où se déchaînent les plus furieuses guerres et où l'immense majorité des hommes souffre dans la pauvreté et la servitude, sans le réconfort que la foi seule peut apporter.

IV. — *Que va faire le roi ?*

Décommandera-t-il les noces ? Fermera-t-il la salle du festin devenue sans objet ? Non. Attristé à juste titre du refus des invités, il va leur faire de nouvelles instances : « Venez donc, voyons. Mes bœufs et mes bêtes engraissées sont tués ; tout cela est prêt. Vous êtes attendus ! »

Les serviteurs repartirent et recommencèrent leurs démarches, sans plus de résultat, n'obtenant qu'une indifférence voisine de l'insulte, quelques-uns même trouvant la mort dans l'accomplissement de leur mission. Indigné de cet inexplicable refus, le Roi prit à part ses serviteurs et leur dit : « Ils n'ont pas voulu venir. Peu importe, je n'ai nul besoin d'eux. Allez donc maintenant à la ronde le long des rues et des places publiques. Tous ceux que vous rencontrerez, amenez-les. »

Vous reconnaissez bien, dans ces initiatives nouvelles auprès de gens qui ne pensaient pas avoir une telle faveur, la façon dont bien des fois le Divin Maître a fait entendre son appel. Races privilégiées, nations choisies, il les laisse se perdre ; il n'a besoin de personne. Prenons garde que ce sort ne nous soit réservé.

Il restait encore des places inoccupées. « Allez, dit le maître aux serviteurs, sortez encore une fois ; visitez les rues et les quartiers ignorés. Amenez de gré ou de force tous ceux que vous rencontrerez. Je ne serai satisfait que lorsque je verrai la salle pleine et la table au complet. » Merveille de la condescendance du Roi ! Il garde les mêmes dispositions, les noces auront lieu. Il ne sera pas dit que sa bonté se heurtera à un insuccès du fait de la malice des hommes.

Comprenez-vous bien la leçon ? Après des siècles d'attente et des prodiges de miséricorde, s'il le faut, le plan divin se réalisera, les noces éternelles auront lieu. La cour céleste sera au complet. Tant pis pour les invités qui, en se montrant récalcitrants, auront prouvé leur indignité ! D'autres les remplaceront. — D'autres? Qui? Des gens infiniment moins prévenus qu'eux des grâces divines, mais qui y auront répondu de leur mieux. Gens de bonne volonté, à qui, depuis Noël, est promis le salut ; foule anonyme de baptisés, qui ont bénéficié, sans le savoir, de prodiges de grâces, chrétiens modestes et persévérants, pécheurs qui regrettaient leurs fautes, et obtenaient ainsi leur entrée dans la salle du festin.

La salle est remplie et le festin commence. Le Roi, dans un mouvement de générosité, passe parmi les convives ; il veut se réjouir avec eux, les remercier d'être venus, s'assurer qu'il ne leur manque rien. Or voici qu'un spectacle inattendu blesse ses regards et provoque sa colère. En dépit de tous les règlements, et profitant de je ne sais quelle distraction, un audacieux s'est permis de le braver en se présentant au banquet, dépourvu de la tenue de rigueur. Les autres

l'avaient blessé par leur indifférence, celui-ci l'irrite par sa malhonnêteté. Il n'a pas la pudeur de se revêtir comme il l'aurait dû, de la robe nuptiale.

Peccadille, diront quelques-uns, et qui ne mérite pas le châtiment épouvantable qui en est la conclusion ! Sans doute, mais ce dépouillement volontaire de la robe nuptiale est surtout un symbole. Ce vêtement, qui couvrait tout le corps, en faisait disparaître les souillures. Supprimez-le ; les corruptions anciennes réapparaissent ; le péché s'affiche et jette à Dieu son défi. Or, rien de semblable ne peut entrer au Royaume des Cieux. De sorte que ce Roi tout-puissant se sent pris d'une émotion profonde, en pensant, grâce à cet homme, à la multitude de ceux que la même attitude privera des mêmes joies : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Constatation infiniment douloureuse pour Celui à qui la Rédemption avait coûté si cher !

* *

Seigneur, je l'entends retentir à mes oreilles, cette menace tombée de vos lèvres. Instinctivement j'ai peur, peur, non de vous certes, mais de moi. Seigneur, garderai-je jusqu'au moment voulu la robe nuptiale, et serai-je parmi les élus, puisque sûrement je fus parmi les appelés ? Alors je me tourne vers vous et je vous demande comme une faveur suprême de veiller assez sur moi, pour qu'à l'heure que vous fixerez je voie s'ouvrir les portes du festin, que je prenne une place à votre table, que je puisse « manger de ces mets choisis, et que je sois rassasié enfin, en voyant de mes yeux votre gloire éternelle. » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE LA TOUSSAINT

I

QU'EST-CE QU'UN SAINT ?

Mes frères,

Pour beaucoup de chrétiens, la différence entre la fête de la Toussaint et la fête des Morts tend à disparaître, et la piété populaire qui suit plus volontiers les avenues du sentiment que les sentiers de la droite raison, englobe la fête réservée aux saints dans une large solennité qui célèbre une fois par an le souvenir des disparus.

Les disparus, sans doute, tous ceux que la mort a touchés appartiennent à cette foule immense qui s'accroît chaque jour. Mais cette union dans un sort pareil, qui marque du même signe de la mort tous les êtres sortis de la main de Dieu, ne signifie pas qu'au delà de la mort tous les disparus jouissent de la même condition. A l'instant même où l'âme brusquement séparée du corps qu'elle animait se trouve plongée dans l'éblouissement de la lumière divine, s'opère, par le jugement infaillible de Dieu, un tri auquel l'éternité ne changera plus rien.

D'un côté, ceux qui ont volontairement gâché leur vie et compromis leur éternité, en oubliant, en méprisant, en piétinant les droits de Dieu, ceux qui ont signé eux-mêmes leur charte de damnation. Le monde peut bien leur élever des monuments et célébrer ce qu'il appelle pompeusement leur gloire : de l'autre côté de la tombe sur laquelle on prononce des discours menteurs s'élèvent des cris de douleur qui clameront à jamais un désespoir sans remède. Ah ! ceux-là, m. f., ils sont vraiment disparus, et la fête de ce jour pas plus que celle de demain, n'est pour eux.

De l'autre côté, la foule des élus, foule si nombreuse que personne, au dire de l'apôtre S. Jean, ne saurait en évaluer le nombre. Mais tous ne possèdent pas encore la béatitude, car il en est un grand nombre qui achèvent de réparer, dans les souffrances purificatrices du purgatoire, les défauts de leur robe nuptiale et attendent, dans l'impatience de leur charité inassouvie, l'heure bénie où le ciel s'ouvrira pour eux : ceux-là, ils ont leur fête d'espérance, et demain nous prierons spécialement pour eux.

Mais aujourd'hui l'Eglise de la terre célèbre l'Eglise du ciel, ces héros connus ou inconnus tombés au champ d'honneur du devoir quotidien, de la vie chrétienne ou du martyre : petits enfants cueillis par Dieu au lendemain de leur baptême, adolescents, jeunes gens et jeunes filles dont la destinée en fleur n'aura pas connu de moisson ici-bas, pères et mères de famille soucieux de remplir avant tout leur rôle de mandataires de Dieu, vieillards au regard pacifié, et tous, et toutes, nos parents, nos amis, nos frères dans le sang ou dans le sacerdoce, et tous ceux à qui Dieu a fait miséricorde.

Ils sont au ciel, parce qu'ils étaient déjà saints sur la terre, que l'Eglise ait sanctionné ou non leur sainteté ; ou bien parce que le purgatoire a parachevé l'œuvre incomplète de leur sanctification. Ne les pleurons pas, parce qu'ils sont heureux et que leur bonheur ne connaîtra pas de terme. Demandons-leur plutôt, — et ce sera la leçon pratique de cet entretien, — qu'ils nous apprennent *ce qu'est un saint* et qu'ils nous rappellent aussi que nous sommes tous appelés à la sainteté.

Elevons nos âmes vers la Reine des Saints, la très sainte Vierge Marie, afin qu'elle nous aide à devenir des saints, par la pratique obscure et tenace de notre devoir quotidien, dans l'amour de Dieu.

Qu'est-ce donc qu'un saint ? Il court à travers le monde une foule d'*idées fausses ou incomplètes sur la sainteté*, et sur ceux qu'on appelle les saints. Placés dans une niche, sur un piédestal et couronnés d'une auréole, ils nous apparaissent comme des créatures d'exception que nous situons bien loin de nous.

Nous en arrivons même à nous demander s'ils avaient bien la même nature que nous, avec son attrait permanent et tyrannique vers les choses de la terre, et si Dieu ne les avait pas dispensés des défauts qui sont notre partage. Ont-ils été livrés aux tentations qui nous assaillent jour et nuit ? N'ont-ils pas été plutôt les bénéficiaires de grâces exceptionnelles, alors que nous ne jouissons que de grâces communes qui ne suffisent pas toujours à éviter des chutes lamentables ? Et puis le don des miracles et des faveurs exceptionnelles qu'ils tenaient de Dieu ne leur créait-il pas une obligation de vivre en parfaite union avec Dieu ? De là à conclure : « La sainteté, ce n'est pas pour nous », il n'y a qu'un pas, et ce pas, notre lâcheté en face des prescriptions de l'amour divin le franchit aisément. Beaucoup trop aisément, car nous cherchons dans ces constatations erronées une excuse facile à notre paresse et nous sommes victimes de notre peur de trop voir clair.

A côté de ces idées fausses sur la sainteté il est donc indispensable de nous faire une idée juste de la sainteté, de voir par conséquent : 1° ce que les saints ont de commun avec chacun de nous sans exception, et 2° ce qui les sépare de nous, c'est-à-dire ce par quoi ils sont devenus des saints.

I. — *Ce que les saints ont de commun avec les autres hommes*

Quels sont donc les points communs des saints avec leurs frères mortels ? Ils sont *hommes* comme eux, *pécheurs* comme eux ; et comme eux pour atteindre le ciel ils ont le secours de *la grâce et des sacrements.*

1. *Ce sont des hommes,* ayant tous une nature humaine bien caractérisée, avec ses propensions au mal comme au bien, avec surtout les suites indélébiles de la faute originelle.

Créatures d'exception ? Allons donc ! Lisez, pour vous convaincre du contraire, leurs vies, telles du moins qu'on les écrit de nos jours, avec le loyal souci d'en éclairer tous les contours sans en voiler pour cela les ombres moins glorieuses.

Une Thérèse Martin ne deviendra une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus que parce qu'elle correspondra fidèlement aux touches de la grâce divine. Mais si sa nature ardente ne semble pas l'avoir soumise aux plus violentes tentations de la chair, ne croyez pas qu'elle ait vécu à l'abri des exigences de cette nature portée à la domination et à l'orgueil. La vertu n'est pas chose naturelle ; elle suppose toujours, du moins à ses débuts et bien longtemps encore, une lutte pénible et constante, celle qui consiste à remonter le courant d'une nature viciée à son principe : un rameur peine toujours pour remonter un courant, même après de longues années. Et vous n'ignorez pas que le vieil homme ne meurt pas, même chez les saints, et que la volonté propre, ennemi toujours en éveil de ceux qui veulent se consacrer à Dieu, ne les quitte qu'après leur dernier souffle.

Portant comme nous les tares originelles, nullement à l'abri des tentations, encore heureux quand ils n'en subissent pas de plus violentes que celles qui sont notre lot quotidien, les saints sont des hommes et d'authentiques fils d'Adam et d'Eve.

2. *Ce sont des pécheurs.* Dieu seul, m. f., est parfait et donc impeccable. Les saints, qui ne sont point parfaits, sont donc sujets au péché, et parfois sujets du péché. Beaucoup d'entre eux, certes, ont pu franchir toute leur vie sans offenser gravement le Bon Dieu et ont paru devant lui avec la pureté de leur baptême. Admirons - les et envions - les ! Mais leur souci scrupuleux d'éviter le péché à tout prix ne les mettait pas complètement à l'abri des faiblesses de leur humanité. On nous les présente parfois indemnes de toute imperfection : ce serait vraiment trop décourageant pour nous. En fait nous avons tous rencontré sur notre route des âmes vraiment saintes : « c'est quand elles nous ont quittés que nous mesurons l'immense espace de ciel qu'elles recouvraient » (F. Mauriac). Oserions-nous avancer qu'elles fussent parfaites ? Non, car la perfection n'appartient qu'à Dieu et les saints ne pouvaient pas être, et n'ont pas été en fait des créatures parfaites.

Mais s'il leur est arrivé de pécher et de se reprendre après leur conversion, ce fut beaucoup plus le fait de l'erreur et de l'ignorance que de la malice. Qui sait même si Dieu ne permettait pas ces déviations, qui sont plutôt, répétons-le, des erreurs de tactique que des fautes caractérisées, pour les mainteirn dans la voie essentielle de l'humilité ?

En fait, tous les saints se sont reconnu cette qualité de pécheur : le grand, l'inaccessible curé d'Ars ne rêvait-il pas de quitter sa paroisse pour s'en aller finir ses jours dans un cloître et « pleurer sa pauvre vie » ? S'il est donc vrai que dans la vie des saints il y eut place pour des imperfections qu'ils appelaient péché, et dont nous ne nous soucions guère, ils les déploraient avec des larmes d'un vrai repentir, avec le sentiment chaque jour accru de leur ingratitude envers un Dieu si bon ! Ne nous apprennent-ils pas qu'un chrétien ne saurait jamais se consoler d'une faute commise envers Dieu, même légère, pas plus qu'un enfant qui, dans une heure de folie, aurait souffleté sa mère, ne devrait jamais oublier son erreur, même pardonnée.

Oui, les saints sont des pécheurs ; mais leurs faiblesses, plus imputables à l'erreur qu'à la malice, ont toujours été regrettées, pleurées et réparées.

3. *Ils ont joui, comme tout chrétien, des secours de la grâce et des sacrements.*

Une certaine déformation, trop peu désintéressée, nous porte à penser que les saints ont joui continuellement d'un pouvoir spécial que Dieu leur accordait pour faire des prodiges.

Sans doute, Dieu s'est souvent servi d'eux pour être les véhicules de son amour et de sa miséricorde; il a voulu aussi approuver leur mission par des faveurs spéciales. Mais n'ayons garde d'oublier que beaucoup de saints n'ont point accompli de miracles de leur vivant, et que Dieu a réservé ces prodiges à leur survie pour faire éclater leur sainteté.

Sur terre ils ont eu les mêmes instruments de sanctification que nous, la grâce et les sacrements. Mais comme leur âme était sensible aux moindres appels de la grâce divine qui n'arrivent pas jusqu'à nos oreilles, à cause de notre fidélité trop imparfaite ! Et les sacrements, qui accroissaient leurs forces et alimentaient leur vie divine, comme ils les ont désirés et recherchés passionnément ! Si seulement nous savions profiter de cette leçon qui nous paraît banale et qui est pourtant décisive.

Prenons un exemple. On a coutume de comparer notre existence à une ascension, et nulle image ne semble plus juste. Nous savons fort bien, et ceux d'entre vous qui ont la pratique de la montagne n'y contrediront pas, qu'un bon guide est nécessaire et que la majorité des accidents de montagne est le fait d'alpinistes téméraires qui ont prétendu s'en passer. Le guide connaît la route pour l'avoir souvent parcourue ; et même s'il la parcourt pour la première fois, il est guidé par un certain sens, un flair de la route. C'est donc lui qui montrera le chemin à suivre. Parfois il évitera des trajets apparemment plus faciles, parce qu'ils cachent des dangers connus de lui ou qu'ils se trouvent sur la route des avalanches. Aux passages dangereux il sera là pour vous soutenir par le bras ; au besoin il portera le fardeau du voyageur lassé et, par un mot ou une parole d'espoir, il stimulera votre énergie.

Le guide de la vie chrétienne, vous le connaissez tous. C'est Celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie », Celui qui a porté la première croix, lourde de tous les péchés du monde, Celui qui se joint à nous sur la route, à nous qui sommes toujours en marche vers Emmaüs, le cœur terriblement las, pour marcher et deviser avec nous.

Mais ce guide divin, que les saints n'ont plus jamais quitté quand ils l'ont eu rencontré sur le chemin, il agit comme les guides de la terre. Ceux-ci connaissent les sources et les points de halte où des horizons prometteurs seront un encouragement à la poursuite de l'ascension. Ils savent quelles provisions

de route il faut emporter pour se nourrir suffisamment, sans se surcharger inutilement. Et quand la fatigue s'abat sur la caravane, ils ont le secret des paroles d'espoir.

Il est facile d'appliquer les termes de cette comparaison familière à la conduite de Jésus sur nous, comme aux moyens de ravitaillement spirituel qu'il met à notre disposition. N'est-il pas lui-même notre guide, notre lumière et notre nourriture ? Il se fait *pain* » pour refaire nos forces épuisées par la longueur et les fatigues de l'ascension. Sa grâce, ses sacrements, et surtout son eucharistie, il nous les dispense à notre gré, attentif à nos désirs plus que la meilleure des mères, devinant nos besoins et nous prévenant de sa grâce infiniment souple.

Avec un tel guide et de tels secours nous ne saurions, pas plus que les saints, nous égarer dans notre marche vers le ciel. Malheur à nous si, quand la nuit tombe et que l'étape est encore lointaine, nous nous amusons le long du sentier et perdons par notre faute la piste sûre qui mène au but.

Les saints n'ont point connu d'autre guide que Jésus ; ils n'ont point bu à d'autres sources qu'à celles qu'indiquait sa bonté vigilante ; ils ont mis leurs pas dans ses pas ; ils ont reçu de lui, en même temps que des consignes de vie, la nourriture qui était l'aliment de leur âme, la grâce et les sacrements.

II. — *Ce qui distingue les saints*

Mais ne ressentez-vous pas, m. f., par cette dernière remarque, que si nous ne sommes pas des saints, malgré notre communauté d'origine et de ressources surnaturelles avec eux, c'est qu'à côté de ces ressemblances, il existe aussi des *différences* importantes par quoi ils sont devenus les saints que nous fêtons et se séparent de nous.

Ces différences, les voici : ils ont vu clair et ils ont persévéré avec ténacité dans leur dessein de ne vivre que pour Dieu.

1. *Ils ont vu clair*. Il nous arrive aussi de voir clair, dans les choses de notre âme. C'est la parole d'un ami qui nous illumine soudain ; c'est Dieu qui se sert d'un prêtre pour nous adresser son message au tribunal de la pénitence, dans la chaire de vérité, parfois au chevet d'un mourant ; c'est une mission ou une retraite qui chasse les brouillards accumulés devant notre vision, et, nous mettant sous la douce et pénétrante lumière de l'Esprit-Saint, nous découvre les horizons insoupçonnés de la grandeur de Dieu et de ses droits sur nous.

Hélas ! cette vision s'obscurcit assez rapidement au contact des fumées de l'existence. Nous disons alors que la vie nous a repris. Ne serait-ce pas plutôt que nous avons, encore une fois, perdu la lumière divine, par notre négligence ? Et nous repartons sur les routes d'une vie banale, sans heurts violents peut-être ni chutes très graves, mais aussi sans élan, faisant insensiblement passer au second plan les perspectives surnaturelles.

Quelle différence, m. f., entre la conduite des saints et la nôtre ! Ils ont vu clair ; ils ont fait en sorte de ne plus perdre de vue l'objet divin, et d'accommoder leur vision humaine aux détails de leur horizon définitif. Ils ont vu, ils voient, ils savent qu'ils doivent aimer Dieu avant tout et par-dessus tout : Dieu premier servi, le mieux servi, le seul servi. — Ils ont vu, ils voient, ils savent qu'au ciel il n'entre que des saints : ils seront donc des saints dès ici-bas. — Ils ont vu, ils voient, ils savent que partout et toujours, tant que dure notre passage sur cette terre, ils peuvent poursuivre l'œuvre de purification de leur âme, œuvre née plus encore de l'amour de Dieu que du désir intéressé d'éviter les souffrances du purgatoire.

Dès lors ils n'ont plus qu'un seul but : posséder dès ici-bas ce Dieu passionnément aimé, dont ils ont reconnu la beauté, la bonté et l'indicible attrait. Mais « pour parvenir à cette possession de la réalité unique, qui est l'unique Amour, il faut se donner tout entier à cet amour, renoncer absolument à celui des créatures,... oser faire ce saut dans l'inconnu, abandonner des jouissances immédiates et certaines pour un bonheur lointain dont la foi seule est garant. Même quand on a la certitude de ne pas se tromper, quel héroïsme supposent un tel arrachement et un tel retournement, l'audace d'une telle négation. C'est proprement la sainteté » (L. Bertrand). Mais les saints ne balancent pas, parce qu'ils ont vu clair.

2. *Ils ont persévéré avec ténacité dans leur dessein*. C'est alors, m. f., qu'ils ont dû batailler sans arrêt contre leurs mauvaises tendances, contre les attaques du démon, contre les reprises insensibles d'un amour-propre jamais déraciné.

La lutte, ils l'ont organisée avec une énergie indomptable, persuadés que la grâce de Dieu viendrait décupler leurs pauvres efforts. Mais dès le principe ils étaient fermement décidés à atteindre le but, quoi qu'il leur en coûtât, et à mettre en œuvre les moyens d'action nécessaires pour aboutir : ne jamais marchander, ne pas se reprendre, ne pas se décourager.

a) Ne pas marchander. Telle n'est pas toujours notre conduite. Nous comprenons fort bien les exigences de Dieu sur nous, et nous entendons les invitations pressantes de son amour ; nous savons aussi qu'il nous demandera compte de ces lumières que nous avons tenues volontairement voilées et que nous avons tous la vocation à la sainteté.

Mais notre mise en route est déjà hésitante, et nous sommes bien décidés à ne pas franchir une certaine limite dans le domaine de la générosité : nous ne sommes ni des chartreux ni des carmélites, disons-nous. A eux le don complet, sans marchandage ni dosage savant ; à nous une vie surnaturelle bourgeoisement organisée, où nous assurons à notre gré, c'est-à-dire à la mesure de notre égoïsme, la part que nous octroyons à Dieu. Et c'est ainsi que ce marchandage nous prive à la fois de la joie exaltante du don complet à Dieu, et des joies de la terre que nous ne nous accordons qu'avec parcimonie.

Comme elle est plus virile et même plus sage la conduite des saints, qui consiste d'abord à ne pas marchander, mais à répondre sans restriction aux exigences de l'amour divin.

b) Ne pas se reprendre. Ah ! nous les connaissons tous, ces heures d'enthousiasme et de ferveur où nous décidons de ne plus rien refuser à Dieu et de vivre enfin dans une générosité sans mélange. Comme il est pénible pour l'amour-propre, ou tout simplement pour l'amour filial, de constater que les promesses se sont évanouies, que quelques semaines, ou même quelques jours plus tard, le bel enthousiasme a flambé comme de la paille et qu'il ne reste plus que cendres des fleurs dont nous avions formé une gerbe somptueuse.

C'est que nous oublions trop, dans la pratique, que la sainteté comporte certes une adhésion d'ensemble,

mais qu'elle exige surtout la minutie, le luxe du détail, parce que c'est dans les détails de tous les instants que nous risquons d'être victimes de notre amour-propre et de notre sensualité. Et notre lâcheté native venant se greffer sur nos illusions surnaturelles, notre peur de l'effort venant seconder les efforts audacieux de l'ennemi de notre âme, nous passons notre vie à faire un pas en avant, puis un pas en arrière, à avancer un jour pour reculer le lendemain, à piétiner lamentablement, heureux encore quand notre bilan annuel n'accuse pas un sérieux déficit.

Humilions-nous en constatant que les saints ont été plus énergiques que nous dans l'effort, plus positifs dans leurs réalisations surnaturelles, et qu'en fait ils ont atteint le but dont nous sommes encore tellement éloignés, parce qu'ils ont eu le courage de ne pas se reprendre, et qu'ils ont organisé la lutte avec une méthode qui paralysait les reprises de l'adversaire. Ne pas marchander, ne pas se reprendre, ce fut bien leur conduite.

c) J'ajoute aussi : *ne pas se décourager*. Vous pensez bien que le démon ne voit pas sans un redoublement de haine, le propos délibéré d'une âme de monter droit vers Dieu et de ne pas se laisser prendre aux pièges de son habileté malveillante.

Mais la lutte qui s'engage alors est parfois si déconcertante que la volonté hésite et lâche pied. La pauvre âme alors — comme nous savons cela, m. f. ! — est toute désemparée ; elle pleure et gémit : « Seigneur, Seigneur, je n'en puis plus. J'ai pourtant fait tout ce qui était en mon pouvoir et je garde intact mon désir de ne vivre que pour vous et avec vous ; mais la lutte me décourage et l'ennemi m'assaille de toute part. Je voudrais bien, mais je n'en puis plus ! » S. Paul, lui aussi, avait connu ces heures de lassitude ; mais la réponse divine l'avait rasséréné : « *gratia mea sufficit tibi*, ma grâce te suffit », la grâce de Dieu, ne l'avait-on pas quelque peu oubliée dans les phases de la lutte ? L'activité purement humaine n'avait-elle pas eu la part prépondérante ? Que de découragements, parce qu'on avait misé plus sur l'efficacité de l'effort humain que sur l'action essentielle du secours divin! Et c'en est parfois fini à jamais des élans qui auraient pu et dû conduire une âme jusqu'aux sommets.

Les saints n'agissent pas de la sorte. Ce n'est pas qu'ils aient ignoré la lassitude et les tentations; mais ils ne cessaient pas de prier Dieu et de mendier sa grâce toute-puissante, sachant bien que sans lui ils ne pouvaient rien faire. Avec lui au contraire leur faiblesse était réconfortée, et ils marchaient avec leur guide, celui, vous vous le rappelez, qui soutient le voyageur aux passages difficiles et qui prend sur ses épaules son fardeau, sa croix, pour éviter les chutes et encourager son effort.

Mais alors que les saints n'emportent avec eux que des fardeaux légers, car ils ont laissé tout ce qui entravait leur marche, nous sommes empêtrés dans nos paquets et nos bagages; craignant toujours de manquer du nécessaire au service du Bon Dieu. Ah ! bienheureux les pauvres, car Dieu les a nourris ; bienheureux les faibles, parce que Dieu les a soutenus ; bienheureux les ambitieux de la gloire divine et les fervents de l'amour divin, car le royaume des cieux leur appartient dès ici-bas et qu'ils puisent dans le trésor infini des richesses divines.

Voilà bien tout ce qui nous sépare d'eux. Ils ont tracé devant nous, et pour nous, un sillon lumineux ; mais nos yeux éblouis ou brouillés ne savent pas le voir, ou bien c'est notre volonté qui manque de persévérance ou de fermeté, parce qu'elle est demeurée trop humaine et ne s'appuie qu'insuffisamment sur le secours de Dieu.

* *

En cette solennité qui consacre leur triomphe, nous pouvons saluer avec fierté ces héros connus ou inconnus de la grande famille humaine et nous dire que, pour les suivre, nous n'avons pas besoin, comme pour les prouesses guerrières, d'attendre une conflagration qui permet seule aux héros de donner leur mesure. Nous pouvons tous les jours et à chaque minute de notre vie suivre leurs traces. Ce ne sont pas des créatures exceptionnelles, puisqu'ils sont hommes, pécheurs et sujets de la grâce et des sacrements comme nous tous ; mais nous devons ambitionner d'atteindre, avec le secours de l'Esprit-Saint, la lucidité de leur foi, la vigueur de leur espérance et la ténacité de leur charité. S'il en est ainsi pourquoi ne marcherions-nous pas d'un pas victorieux à leur suite ?

En vérité ne sont-ils pas, eux, les méprisés, les esprits positifs par excellence, qui ont placé les richesses de leur âme en valeurs éternelles, et qui relèvent le niveau de la nature humaine ? La misère et la douleur ne consistent pas à subir les coups de la mauvaise fortune ; pas davantage à sentir dans son corps les morsures de la douleur physique ; pas davantage à contempler, les yeux brûlés par les pleurs, les ravages sournois ou violents de la mort dans la chair d'êtres tendrement chéris, ni à supporter sur des épaules qui fléchissent le fardeau de toutes les douleurs, si accablantes soient-elles. Tout cela passe, tout cela sera englouti à l'heure de la mort, et dès ici-bas les douleurs les plus déchirantes sont transfigurées par l'amour divin. Alors où est donc la misère ? où est le malheur ?

« Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints ! » (Léon Bloy). La douleur multiforme, la ruine matérielle, la séparation d'avec nos bien-aimés, nous appelons tout cela tristesse ; erreur, m. f. Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints.

Ah ! Seigneur, qui nous donnez à coup sûr en ce jour des clartés spéciales, éclairez-nous à la lumière de vos saints. Secouez notre torpeur et notre lâcheté. Et puisque votre cœur a saigné sur la croix, afin que se répandent en nous des torrents de miséricorde et de grâce, faites que nous répondions moins imparfaitement à vos appels paternels qui nous entraînent au bonheur, et qu'aucun de ceux qui écoutent en ce moment votre parole ne manque sa vocation à la sainteté. Vous le voulez pour nous, Seigneur ; faites que nous le voulions avec vous, ô Maître bien-aimé, afin que nous participions à votre heure à la gloire de vos saints,

Et que nos cœurs longtemps cherchés par votre
[amour,[1]
Afin qu'ils n'aillent pas, rejetés de la gloire,
Dans l'éternelle nuit se crisper sans retour,
Vous laissent remporter la dernière victoire.

Amen.

[1] Louis Le Cardonnel.

II

LES APPELS DE DIEU

Mes frères,

« Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit afin de louer des ouvriers pour sa vigne. »

Ne vous semble-t-il pas que cette parabole illustre à merveille la fête de la Toussaint ? Fête de tous les saints ; mais aussi fête de la miséricorde de Dieu — du bon Dieu — envers les hommes.

Le Père de famille, c'est Dieu ; — la vigne, c'est l'œuvre de sanctification ; — les ouvriers, c'est nous ; — le denier, c'est le ciel.

I. — *Nous ne pensons pas à Dieu*

Admirez avec quelle persévérante bonté notre Père du ciel s'intéresse à nous, — plus que nous. Oh ! oui, plus que nous ! Car enfin, ce qui compte, est-ce la terre ou le ciel ? Est-ce notre corps ou notre âme ? Sont-ce les biens périssables ou les biens éternels ? Qu'est-ce qui compte : vivre pour Dieu ou vivre pour le monde ?... Or, nous ne le savons que trop, hélas ! tous, plus ou moins, par notre malheureuse expérience : ce qui retient notre attention, nos soucis, nos peines, nos sueurs, c'est, la plupart du temps, la terre et non pas le ciel, les biens périssables et non pas les biens éternels, le monde et non pas Dieu... Et alors, nous gâchons notre vie, nous perdons notre temps, et nous ne gagnons rien !

Ah ! heureusement que Notre-Seigneur songe, pour nous, à nos vrais intérêts, et qu'il daigne nous « relancer ». Il voudrait tellement nous voir travailler à sa vigne et nous sauver tous !

II. — *Notre-Seigneur nous appelle tous*

Alors, il passe sur la place où s'agite le monde, et il appelle les hommes. Il passe, sans se fatiguer, à toutes les heures du jour, c'est-à-dire à toutes les époques de la vie, et il convoque les ouvriers. A tous, ou plus tôt ou plus tard, il lance sa miséricordieuse invite : « Allez vous aussi à ma vigne ». C'est la grâce qui a été faite aux saints, et ils en ont profité.

Il a passé dès le matin, et il a rencontré les privilégiés, ceux qui auront eu l'honneur de le servir toute la journée, toute leur vie, sans défaillance : les chrétiens d'enfance, qui ont trouvé la foi dans leur berceau, qu'on n'a pas laissés longtemps sous le joug du péché originel, à qui on a fait comprendre de bonne heure, aussitôt que possible, Jésus, Marie, la Croix, l'Eglise, le Tabernacle ; dont l'éducation, au sein de la famille et à l'école, a été chrétienne ; et puis, qui n'ont jamais compris qu'on pût vivre sans Dieu, qui ont toujours estimé que la plus belle attitude, pour une créature raisonnable, c'est d'être debout devant les hommes et à genoux devant Dieu.

Le Maître a passé à la troisième heure, et il a rencontré ceux qui, jusqu'à leurs douze ans, à cause de tant de complicités liguées contre leur âme pour l'empêcher de s'élever jusqu'à lui, n'avaient encore jamais, ou à peu près, entendu parler du Créateur, du Christ, de la Rédemption, de la Destinée éternelle, et dont le cœur ne s'est ouvert à la vérité qu'au catéchisme, et en a goûté tous les charmes, en a compris la nécessité et n'a plus voulu s'en détacher.

Le Maître a passé à la sixième heure, et il a rencontré ceux qui, victimes d'une atmosphère empoisonnée, ne savaient pas, ne savaient plus, avaient vécu toutes les années de leur belle jeunesse dans l'indifférence ou le plaisir, et qui, peut-être, comme le Prodigue, fatigués d'une vie inutile et crapuleuse, ont ouvert les yeux et se sont décidés pour toujours : « Père, j'ai péché ; acceptez-moi au nombre de vos serviteurs ».

Le Maître a passé à la neuvième heure, et il a rencontré ceux qui ont attendu la maturité de l'âge mûr pour se tourner vers lui. Ils se sont tournés vers lui, parce qu'ils ont entendu sa parole comme jamais encore ils ne l'avaient entendue et qu'ils se sont aperçus que, seule, elle donne un sens à la vie présente et assure la vie éternelle ; ou bien parce que la Providence les a placés, un jour, sous une influence bienfaisante par laquelle ils se sont laissés pénétrer, transformer, convertir ; ou bien, parce que, n'en pouvant plus, ployés sous le poids de la douleur, ils ont jeté vers le ciel le cri de tous les souffrants : « Mon Dieu ! » et ont trouvé, dans la croix, leur complète et définitive consolation.

Le Maître a passé à la onzième heure, et il a rencontré ceux qui s'étaient montrés rebelles jusque-là, qui étaient arrivés au terme de la vieillesse et au seuil de la mort sans penser à leur salut : « Pourquoi, vous, restez-vous ici, toute la journée, à ne rien faire ? Car, jusqu'à cette heure, vous n'avez rien fait. Oui, vous avez, toute une vie d'homme, « travaillé », brassé de multiples affaires, gagné beaucoup d'argent. Mais aujourd'hui, vous avez les mains vides ; de tout ce que vous avez fait, rien ne vous servira pour l'éternité. Vous avez perdu votre temps. Hâtez-vous. Allez, vous aussi, travailler à ma vigne. Plus qu'une heure ; après, il serait trop tard ». Et ils y sont allés ; ils ont travaillé ; ils ont gagné le Ciel.

III. — *Et le ciel est la récompense*

Car, le ciel, voilà *pour tous* la récompense. Pour ceux de la dernière, comme pour ceux de la première heure. Il arrivera même que ceux de la onzième seront avant les autres. Non pas, certes, parce que les conversions du dernier moment plaisant davantage à Dieu qu'une vie tout entière consacrée à son service. Non. Mais ce qui compte aux yeux du Souverain Juge, ce n'est pas tant la durée que l'intensité de la vie chrétienne. Qui sait si tel pauvre homme, sur son grabat d'agonie, ne fait pas preuve d'une générosité plus grande que tels chrétiens à l'eau de rose, comme notre temps, hélas ! en compte un si grand nombre, qui ne servent Dieu, par tradition, par convenance, que le dimanche, et l'oublient tous les autres jours ?

Le Ciel, voilà pour tous la récompense, *à condition qu'on réponde* et qu'on réponde à l'heure même où Dieu appelle à sa vigne et que, dans sa sagesse, il a fixée pour chacun de nous. Autrement, si vous remettez à plus tard, qui vous dit que, quand il repassera sur la place pour louer des ouvriers, le Père de famille s'arrêtera de nouveau devant vous ? D'aucuns n'ont été appelés qu'à la onzième heure, mais ils ont répondu tout de suite, et ils ont été sauvés, ils sont au ciel, nous les chantons aujourd'hui comme les autres.

Mais il en est qui, même alors, ont méprisé cette voix de miséricorde, se disant peut-être : « Il y a encore une heure de jour ; j'ai bien le temps ; à la dernière minute, je répondrai ». Seulement, à la dernière minute, Dieu ne s'est pas montré, et ils sont perdus, damnés pour l'éternité : tant pis pour eux !